

La housse de coussin

Première partie – Carole Cyr

Miriam était l'héroïne de tous mes jeux d'enfance. Elle était aussi forte et fouguese que j'étais faible et malade et m'inspirais une admiration sans bornes. À la maison, je la suivais partout et je l'assistais fidèlement dans tous ses projets de création. Dans l'imagination foisonnante de Miriam, un vieux toutou élimé devenait un personnage remarquable qui nous conseillait judicieusement sur la confection de ses vêtements et meubles et qui souriait en nous observant de son œil unique, attendri par les chansons que nous composions en son honneur, Miriam au piano et moi aux vocalises.

Nous avons grandi, Miriam et moi, dans un quartier irlandais et anglophone qui comptait en tout et pour tout, deux familles francophones. C'était bien connu que nos parents militaient pour l'ouverture d'une école française et les relations avec certaines familles du quartier étaient tendues. Si bien que sans ma grande sœur, qui intimidait même les garçons de son âge, j'hésitais à m'aventurer hors de la maison, ne fut-ce que pour me rendre chez mon amie Michelle. En revanche, quand j'allais prendre l'autobus scolaire en compagnie de Miriam, je ne craignais rien. Depuis qu'elle avait infligé une raclée bien sentie au garnement qui avait piétiné mon dîner, on nous jetait tout au plus quelques « French frogs » au passage.

À l'adolescence, Miriam faisait les quatre cents coups. Maman ramassait les pots cassés tandis que papa rageait, incapable d'échanger deux mots avec elle sans s'emporter. Depuis longtemps, je n'étais plus sa complice, mais je ne lui en tenais pas rigueur. Mon amour était inconditionnel et l'adoration que je lui vouais faisait petit à petit place à l'inquiétude. Il me semblait que Miriam ne faisait pas plus de bêtises que le commun des adolescents, mais par esprit de provocation, elle s'entêtait à les étaler au grand jour. On n'avait qu'à rencontrer ses petits amis, tous plus profiteurs les uns que les autres, pour comprendre qu'elle n'avait pourtant pas beaucoup d'amour propre et encore moins de gros bon sens. Quand Miriam a déménagé à Montréal, j'en ai perdu le sommeil. Dans mes cauchemars, elle est devenue la victime que j'arrachais in extremis aux griffes des gros méchants, kalachnikov ou lance-flammes au poing.

Puis la vie et la distance nous ont séparées. Après une rupture particulièrement fracassante avec son « copain » montréalais, Miriam est partie vivre en Colombie-Britannique, et pendant dix ans nous avons cumulé, chacune de son côté, les échecs amoureux. En visite chez elle, je me suis querellée avec son conjoint qui la dénigrant et lui soutirait de l'argent. Comme elle n'avait plus les moyens de voyager et qu'il n'était pas question que je retourne chez elle, nous nous

sommes perdues de vue. Quand nous nous sommes retrouvées au chevet de notre mère mourante, Miriam était toujours en ménage avec le même type et moi je venais de mettre un terme à ma relation avec un homosexuel inavoué. Pendant quelques années, au gré de courriels de plus en plus rares, nous nous sommes échangées des nouvelles de nos vies rafistolées, puis un long silence s'est installé.

Et voilà qu'aujourd'hui, une foule de souvenirs et d'émotions m'envahissent et me ramènent vertigineusement vers cette maison où nous avons grandi ensemble. Je viens de tirer d'une enveloppe kraft une vieille housse de coussin brodée accompagnée d'une petite carte peinte à la main où je reconnais l'écriture de Miriam. « Joyeux Noël Juliette. Miriam. Xo ». Rien que ça. Pas un mot de plus. Pas de numéro de téléphone ou d'adresse. Pendant quelques instants, j'admire le paysage montagneux tracé sur la carte en quelques habiles coups de pinceau puis, en lissant la housse sur mes genoux, j'essaie de comprendre.

Cette housse, je m'en souviens bien. Une année, pour Noël, maman avait offert à Miriam une trousse de broderie avec un motif de couronne faite d'oiseaux et de fruits. Le Noël suivant, Miriam lui avait rendu le produit fini, une magnifique housse de coussin multicolore. Ce coussin brodé avait orné la chaise berçante où maman passait souvent de longues minutes, perdue dans ses pensées. Cette chaise où nous aurions bien voulu nous blottir plus souvent dans les bras d'une mère distraite et préoccupée. Je sens revenir une vieille inquiétude comme une douleur ravivée. Pourquoi Miriam m'a-t-elle envoyé la housse de coussin? Que lui arrive-t-il? A-t-elle besoin de moi?

Deuxième partie — Robert Nahuet

« Moi Miriam, je jure de dire la vérité, juste la vérité, toute la vérité. »

C'est ainsi qu'a débuté mon premier et seul procès en tant qu'accusée dans une affaire de transport de drogues. Je n'appelle pas cela du trafic, car j'ai trimbalé cette foutue cargaison de merde qu'une seule fois, une fois de trop. Puisque je n'avais pas de travail stable, je n'ai pas eu droit à la clémence du juge. J'ai donc écopé d'une sentence 'légère' de six mois à Riелletteville, prison de femmes à sécurité minimale. Le moins que l'on puisse dire, j'ai eu du temps pour faire le point sur mes dernières décennies et sur ce que pouvait me réserver l'avenir sur une telle pente, vraiment descendante...

J'ai grandi à Ottawa, au sein d'une petite famille bien correcte, avec deux soeurs et un frère et les deux parents. Dire que j'étais un peu fantasque est un euphémisme pour signaler que je ne tenais pas en place et que je n'avais peur de rien, ni de personne, dès l'âge de 12 ans. Faut dire que je mesurais déjà 5' 8" et n'étais pas vraiment une asperge. Je pratiquais la natation sur une base hebdomadaire et je pouvais en montrer aux anglos du quartier en matière de

maniement du bâton de baseball et pas nécessairement seulement sur le champ de pratique. En somme, j'étais crainte et j'aimais vraiment cela.

Dès l'âge de 16 ans, je ne pouvais plus sentir le carcan oppressant de la famille. Après le secondaire, j'aurais été mure pour l'université – côté ontarien –, mais j'ai alors fait le saut du côté du Québec, pour aller au cégep. Je ne voulais surtout pas rester dans la région Hull-Ottawa. L'ombre des parents et de la famille était encore trop proche et trop forte. Je me suis donc inscrite au cégep du Vieux-Montréal, près de la rue Saint-Denis, en ARTS !!! je préférais me retrouver avec des hurluberlus qu'avec des *nerds* comme mon père qui pouvait te réciter par cœur la classification périodique des éléments chimiques. J'avais envie de vivre, de crier, sinon de mordre. Au collège, le programme en Arts pouvait se compléter en deux ans. Ma vie montréalaise et estudiantine aller commencer: j'étais fin prête !

Ouais, toujours prête à foncer, à en prendre plein les bras, à avancer, à rugir parfois; je voulais prendre les bouchées doubles. J'ai réussi à terminer le programme et ainsi obtenir mon diplôme, mais après j'ai dérapé. J'en voulais toujours plus, aller plus loin mais aussi plus vite. Bon, il faut bien avoir des projets dans la vie! Toutefois, les jobs ne venaient pas. Bien sûr, j'ai eu des petits contrats, mais rien qui me permette de voir venir. Je suis donc allé vivre chez un copain d'un copain. Je vivais tant bien que mal et surtout mal que bien. Après quelques semaines, le principal locataire m'annonce qu'il faudrait bien que je contribue financièrement au bien-être de la communauté de ce 6 1/2 sur la rue Des Érables. Je rétorquai tout de go que ce n'était que mon désir le plus vif, mais que je n'avais pas de travail et que je ne voulais pas être 'escorte'. Par une connaissance de ce dernier, j'ai accepté de faire un 'léger' transport d'un petit sac de poudre blanche entre Montréal et Baie Comeau. Je me suis dit que le voyage par bus serait le nec plus ultra et me permettrait de passer incognito. Bien mal m'en prit. Arrivée à Sept-Iles, pour un changement de bus, je fus cernée par trois flics en civil. J'eus beau rechigner et taper du pied, c'était trop tard ; ils avaient eu vent de la transaction puisque le téléphone cellulaire du principal pourvoyeur était sur écoute depuis plusieurs semaines.

De mon passé familial, je n'ai gardé que peu de choses: quelques photos de ma jeunesse avec les parents ou la famille. Mais j'ai conservé longtemps une housse de coussin dont le patron m'avait été donné par ma mère; pour une fois que je pouvais utiliser mes talents en arts et le décorer selon mes goûts. Après le décès de ma mère, j'ai récupéré cette housse, un peu comme un talisman.

Durant les six mois de réflexion 'forcée' à Riелletteville, j'ai suivi des formations en psycho et en psychiatrie. Au cours de ce séjour, j'ai fait parvenir à ma jeune soeur Juliette, la housse de coussin brodée ; je voulais à la fois passer à une autre étape et faire un peu de ménage dans ma vie. À mon retour à la vie normale, je me suis inscrite à l'université dans un programme en Art-thérapie, je m'y suis

sentie à l'aise dès le début. Depuis presque dix ans, j'enseigne au niveau collégial et participe à des formations auprès de personnes autistes légères, en art thérapie. Même si j'ai appris à canaliser cette énergie, je n'ai pas réussi à tuer tous les démons qui me hantent encore et qui parfois me rongent l'intérieur...

Troisième partie – Any Gravelle Beauparlant

Mon entourage me mentionne que ce n'est pas sain que je garde mes démons à l'intérieur. J'ai beau enseigner les arts thérapies, il y a des jours où je me dis que je devrais suivre mes propres conseils. Je ne suis plus cette étudiante qui s'est fait arrêter, il y a plusieurs années. Je vis de nouveau dans la maison familiale et je dois accepter que ma mère ne revienne pas. Pourtant, elle me manque chaque jour et je devrais reprendre contact avec Juliette afin de faire la paix avec moi-même. Je ne l'ai pas revue depuis le jour fatidique de mon procès. Au fond de moi, je sais qu'elle risque de me rejeter si je fais les premiers pas et pourtant je n'hésite pas une seule seconde à composer son numéro. Grâce au 411, je réussis à le trouver sans trop de difficulté. À ma grande surprise, elle répond à la deuxième sonnerie. Je reste silencieuse pendant un bon moment.

- Miriam, je sais que c'est toi. Est-ce que tout va bien ?

Le ton de voix de Juliette n'est pas furieux, mais plutôt inquiet. Elle ne s'attend pas à ce que je lui téléphone à moins qu'il m'arrive malheur. Les mots devraient sortir de ma bouche afin de la rassurer. Pourtant, je n'émetts aucun son avant qu'elle ne raccroche. Au lieu de persévérer, je décide de reporter l'appel à un autre jour et de me concentrer sur mon prochain cours du lendemain. Je me mets à peindre sans réfléchir et vers la fin, je remarque que j'ai peint le visage de ma sœur comme celui qui était figé dans mes souvenirs le jour de notre séparation. Il était plus de vingt-deux heures quand j'ai tenté de la rejoindre de nouveau. Cette fois-ci, je me promets de lui parler.

- Juliette, je suis désolée de n'avoir pu parler tout à l'heure.

Ma sœur répond qu'elle comprend, mais qu'elle attend la suite de mes explications. Plus j'y réfléchis, plus je réalise qu'elle ne peut pas m'en vouloir toute sa vie pour une erreur de jeunesse que j'ai commise il y a maintenant plusieurs années.

- Je voulais t'annoncer que je suis en visite à Ottawa ce week-end. J'aimerais te rencontrer.

Cette réponse me fait chaud au cœur, je lui propose de l'héberger durant son séjour. Épuisée par les émotions que je viens de ressentir durant cette courte conversation, je mets sur mon coussin préféré la housse qui ressemble

étrangement à celle que j'ai envoyée à ma sœur et je m'endors sans ressentir un grand vide. Avant son arrivée, je mets la housse porte-chance dans la laveuse pour qu'elle sente la lavande, une odeur qu'affectionnait particulièrement notre mère. C'est le cœur plein de souvenirs et d'espérance que j'accueille Juliette à l'aéroport. Elle me sourit en déposant ses bagages par terre, elle me serre dans ses bras. C'est à ce moment précis qu'une larme coule sur ma joue.

- Je suis si contente de te revoir, je n'y croyais plus quand j'ai aperçu ton nom sur mon afficheur.
- Attends de voir ce qui est advenu de la maison de notre enfance avant de me remercier.

Malgré le fait que je l'ai transformée en mon studio de peinture personnel, Juliette reconnaît immédiatement nos deux chambres ainsi que celle de nos parents. Elle insiste pour y dormir. En s'installant dans la pièce où je n'ai jamais osé remettre les pieds, elle me montre la housse que je lui ai envoyée.

- Je n'ai jamais osé m'en départir et je vois que tu en as une semblable.
- J'ai dû la reprendre plus de 10 fois, mais je crois que j'ai fait un assez bon travail.

Juliette approuve avant de retourner dans la noirceur de la chambre. Cela me fait étrange de me retrouver seule avec elle dans cette maison et pourtant la culpabilité qui me pesait sur les épaules me quitte peu à peu.

Quatrième partie — Christiane Guindon

Au milieu de la nuit, Juliette est réveillée par un bruit. Elle cligne plusieurs fois des yeux avant de se rappeler où elle est. Elle se lève et, sans ouvrir de lumière, se dirige à pas de loup vers la cuisine, là d'où semble provenir le bruit. Elle voit Miriam, debout devant le frigo, la porte ouverte. La lumière est suffisante pour que Juliette puisse voir une marque violacée sur son épaule droite, que dévoile une chemise de nuit sans manches.

Juliette porte une main à sa bouche et se retient de toutes ses forces pour ne pas se ruer et lui demander ce qui lui était arrivé. Plein de scénarios se bousculent dans sa tête. Sa sœur a-t-elle subi des violences par un énième conjoint? S'est-elle fait rosser en prison? Est-ce un simple accident?

Mon dieu, se dit-elle, je ne sais rien à son sujet. Seulement ce qu'elle a bien voulu communiquer, inconsciemment, dans les couleurs vives de la housse de coussin qu'elle m'a fait parvenir, il y a des années déjà. On pouvait y deviner une

soif de vivre, une fougue, mais surtout une grande sensibilité. Pourtant, tout est resté enfoui dans un lourd silence.

Juliette retourne dans son lit comme elle est venue, au lieu d'aller l'affronter et lui demander sans ambages des explications. Elle est dans l'émotion et risquerait très certainement de dire des bêtises. Avant de se rendormir, un tas de souvenirs si longtemps refoulés affluent.

J'ai coupé tous les ponts avec elle, incapable de faire face à la difficile réalité d'une femme dont l'estime de soi est pratiquement nulle et de qui on profite allègrement. J'aurais voulu la sauver des griffes de tous les truands qu'elle a fréquentés, mais la dernière fois que j'ai voulu le faire, ça a mal tourné. Son conjoint lui criait des noms par la tête et je n'en pouvais plus. J'ai écourté ma visite quand ma sœur m'a dit de me mêler de mes affaires. Elle m'a traité de jalouse et m'a envoyé à la figure que tout ce que je voulais, c'était de lui voler son chum parce que j'étais incapable de me trouver un homme, un vrai qui ne partirait pas dans les bras d'une foutue *drag queen* à la con.

Ça m'avait fait mal qu'elle dise une chose pareille. Avec le recul, je sais qu'elle n'en pensait rien et voulait peut-être dire comme son chum de peur de subir d'autres violences. Peut-être. Il n'en reste pas moins que j'ai accusé le coup et que je suis partie, pas plus brave qu'elle, la queue entre les jambes. J'aurais dû insister et rester. J'étais la seule qui pouvait lui venir en aide, mais comment faire quand quelqu'un n'en veut pas? Il n'y a pas pire aveugle que celui qui ne veut pas voir, surtout que, juste avant que je parte, son conjoint m'avait poussée dans un coin, me tordant le bras dans le dos. Pendant qu'il me susurrail dans l'oreille tout sauf des mots doux, le salaud me pelotait allègrement de sa grosse main. Sa besogne accomplie, il m'a ensuite dit que si j'ouvrais ma « grande gueule », ma sœur le paierait cher. Me sentant salie jusqu'au plus profond de mes entrailles, surtout extrêmement inquiète que ma sœur fréquente un fou dangereux comme lui, j'ai déguerpi en essuyant avec rage les larmes de toute ma douleur, tant physique que morale, sachant pertinemment que quoi que je fasse, l'avenir de ma sœur s'annonçait sombre.

J'ai communiqué avec notre frère policier pour lui demander conseil, connaître mes recours concernant l'agression, mais surtout lui parler de la galère dans laquelle s'était trouvée Miriam. Je ne voulais pas qu'elle reste seule là-dedans. Que s'est-il produit ensuite? Je n'en ai rien su. J'ai demandé, j'ai supplié, mais silence. Pendant toutes ces années.

Pour ne pas couler à mon tour, j'ai dû suivre une thérapie. Il fallait lâcher prise et me détacher si je voulais avancer. Je me suis trouvée sans-cœur, mais je me suis dit que j'avais fait ce que je pouvais. Je ne pouvais pas vivre sa vie à sa place. Le cœur lourd, j'ai laissé tomber. Laissez tomber mon héroïne. Je me suis

consacrée tout entière à la jeune femme trop fragile qui sommeillait en moi, sans personne pour lui faire de l'ombre. Miriam lui faisait-elle de l'ombre, ou était-ce le contraire?

Quoi qu'il en soit, il faut laisser au temps le temps de faire son temps... la voilà maintenant revenue ici, dans la maison de notre enfance insouciante. Comment? Pourquoi? Tant de questions...

Cinquième et dernière partie — Carole Cyr

Jacinthe se berce tranquillement, confortablement assise sur le coussin qui orne toujours sa vieille chaise berçante. Elle écoute et entend comme seul un esprit peut le faire, le souffle de ses deux filles qui dorment là-bas dans leurs chambres. Elle renifle le parfum de lavande qui flotte dans la pièce obscure, satisfaite de cette petite attention qu'on lui accorde encore, bien qu'elle soit morte depuis déjà bien longtemps. Sera-t-elle à jamais captive de cette maison habitée de souvenirs? Depuis que Miriam est revenue, elle ne s'en soucie plus; elle se résigne avec bonheur à hanter les pièces de cette vieille maison. Inutile désormais de vouloir s'échapper pour voler au secours de ses filles. Elles sont là, tout près d'elle.

Jacinthe sait que les défunts continuent de vivre dans les rêves des mortels. C'est là qu'elle s'est insinuée, qu'elle a éveillé un désir de rapprochement entre ses deux filles. Elle sait aussi que les disparus vivent un peu dans les objets nés de l'amour qu'ils ont inspirés. Elle se dit que pour la fougueuse Miriam, rester quasi immobile pendant des heures pour canaliser dans une simple broderie toute son énergie créatrice, avait sans doute demandé un effort énorme. Elle a bien vu toute l'affection et l'inquiétude que le génie et le tempérament de Miriam inspiraient à Juliette, de même que les souvenirs aigres-doux qu'évoque en elle la housse de coussin. Au fond, elle sait qu'elle aurait dû les prendre plus souvent dans ses bras, qu'elle a privé ses filles de toute la confiance qui naît d'un amour inconditionnel. Mais à quoi bon les regrets? se dit-elle en soupirant. L'amour qu'elles se vouent mutuellement guérira bien les vieilles blessures. Voilà le trésor qu'il faut à tout prix sauver.

En entendant Miriam remuer dans son lit et le plancher craquer sous ses pieds, Jacinthe quitte doucement la chaise et se glisse dans la chambre où dort Juliette. Il n'y a pas une minute à perdre. C'est aujourd'hui qu'elles pourront enfin chasser les vieux démons, retrouver l'amitié interrompue. Elle pose une main sur l'épaule de sa fille pour la réveiller. Traversée d'un léger frisson, Juliette ouvre un œil, puis l'autre, et regarde sa mère sans la voir. Pénétrée d'une curieuse impression de légèreté, elle s'étire en bâillant et se lève paresseusement. Un soleil printanier brille derrière le rideau et elle se sent subitement heureuse d'être là, dans cette maison, aux côtés de sa sœur.

Elle prend le café que lui tend Miriam et s'assoit à la table de la cuisine. Poussée par un curieux sentiment d'urgence elle s'entend dire : « Miriam, j'ai vu hier soir que tu es blessée au bras et toutes mes vieilles craintes sont revenues. » Miriam sourit sans s'offusquer.

« Chère Juliette, tu t'es toujours fait du souci pour moi... Cette fois, tu peux être tranquille. Je me suis frappée contre le cadre de porte en descendant du matériel au sous-sol. »

« C'est vrai? »

« Oui, c'est vrai. Si on avait gardé le contact, tu saurais que je vis depuis longtemps une vie bien tranquille, sans drogues, sans abus... »

« Tu me rassures. »

« Mais va pas croire que je suis une sainte, rajoute Miriam en riant. J'aime encore ma p'tite bière pi mes cigarettes. Mais toi Juliette, as-tu enfin lâché prise ou essaies-tu encore de devenir la femme parfaite? Ça non plus, c'est pas bon pour la santé, tsé, pi à part de ça, c'est impossible. »

Juliette lâche à son tour un petit rire désabusé : « C'est fini tout ça. Ben trop fatigant. J'essaie juste de vivre au présent et de faire confiance à la vie. Pas toujours évident, mais je pense que je fais des progrès. »

Elle rajoute : « Tu ne peux pas savoir à quel point je suis soulagée que tu ne sois plus avec ce monstre de Richard. Tu sais que la dernière fois qu'on s'est vues, il m'a agressé en menaçant de te faire la vie dure si je t'en parlais? C'est un peu pour ça que je n'osais plus t'appeler... »

« Tu n'auras pas été la première ni la dernière, répond Miriam. C'est la dépendance qui me gardait avec ce gars-là. Je sais pas trop ce que je serais devenue si frérot n'était pas venu à mon secours. C'est grâce à lui, tu sais, que j'habite ici. »

« Ah oui? Je me demandais un peu comment ça s'était passé. »

« Pas longtemps après ton départ, il m'a appelé. Il avait l'air de s'inquiéter pour moi. Il m'a dit que maman l'avait chargé dans son testament de vendre la maison pour qu'on en profite tous les trois, mais que si je voulais refaire ma vie ici, il la garderait encore un temps, histoire que je me remette sur pied. »

Puis un silence s'installe. Un bon silence, de ceux qui remplacent tous les mots inutiles où se confondent les intentions. Juliette regarde Miriam. Son visage

s'est épaissi, mais la même flamme brille dans son regard, quoique plus doucement peut-être. Miriam, de même, observe discrètement sa sœur. L'inquiétude a creusé des rides dans son front, mais elle n'a pas tout à fait perdu l'expression souriante qui avait illuminé leur enfance. En sirotant leur café, elles mangent tranquillement les galettes à l'avoine que Miriam a sorties du garde-manger.

Dans son coin, Jacinthe rayonne, immobile sur sa chaise berçante. Elle se dit que c'est un peu dommage de n'avoir pas souvent ressenti un tel bonheur de son vivant. Petit à petit, les murs, le plafond et le plancher s'évanouissent autour d'elle. La lumière du jour pénètre au plus profond de son âme et un vent printanier caresse sa peau. Portée par une force invisible, elle se sent flotter au-dessus des champs tandis que la maison et ses filles se dissipent sous une onde scintillante. Elle est libre maintenant.

Juliette et Miriam sursautent et se regardent éberluées. La porte vient de s'ouvrir en claquant et un coup de vent s'est engouffré dans la cuisine en soulevant le rebord de la nappe au passage. Subitement baignée dans un soleil éblouissant, la chaise décorée de la housse de coussin multicolore berce allègrement.